

ESSAI

SUR

RONSARD ET SA RÉFORME LITTÉRAIRE.

DISSERTATION ACADÉMIQUE

PAR

GUILLAUME SCHEFFLER,

MEMBRE ORDINAIRE À L'INSTITUT ROYAL DE STÉNOGRAPHIE À DRESDE.

PROMU AU DOCTORAT

LE 31 OCTOBRE 1873

PAR

LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE ROSTOCK.

DRESDE

IMPRIMERIE B. G. TEUBNER.

1873.

A

SON TRÈS-HAUT PROTECTEUR,

MONSIEUR HUGUES HAEPE,

CONSEILLER INTIME AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR,
COMMISSAIRE ROYAL AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES
STÉNOGRAPHIQUES,

DE LA PLUS INTIME RECONNAISSANCE

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE LA PART DE

L'AUTEUR.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

La Renaissance française date pour la poésie
des odes de Ronsard.

Gandar.

L'appréciation juste d'hommes célèbres a dans tous les temps tardé à se faire valoir, et même de nos jours, bien que la critique ait de quoi se rendre compte de ce que ces hommes ont voulu, et de ce qu'ils ont réellement atteint, il faut plus d'une fois s'étonner de la divergence des jugements portés sur maints talents littéraires. Serait-elle étonnante pour nous, l'apparition, que les périodes antérieures de l'histoire aient souvent estimé trop ou trop peu ces hommes, laissant aux siècles futurs à les apprécier d'une manière parfaitement juste?

Il ne serait pas difficile d'illustrer la vérité de cette proposition générale par une série d'exemples empruntés aux domaines de l'histoire. Aucun ne nous y semble cependant plus parfaitement adapté, nul autre ne nous démontre plus distinctement le jeu capricieux de la gloire que le sort de Pierre de Ronsard, poète célèbre dans l'histoire de la littérature française, idole de son temps, objet de risée pour les générations suivantes, et qui de nos jours seulement commence à être jugé d'une manière plus juste.

A peine trouverait-on une seconde fois dans l'histoire de la littérature française l'exemple d'un poète qui, de son premier début jusqu'à sa mort, ait exercé une autorité aussi absolue sur la poésie que l'a fait Ronsard durant plus d'un demi-siècle. Déjà avant de sortir de sa solitude presque claustrale et toute remplie d'études sérieuses, la renommée de ses premiers ouvrages l'eut déjà devancé, lui facilitant les chemins ordinairement si

ardus et épineux pour le poète, avant qu'il lui soit permis d'en cueillir les lauriers. Et quand même ses adversaires, ses rivaux tâchaient de lui disputer les succès que déjà il avait obtenus et qu'il avait encore à obtenir, lui, victorieux après un court combat marcha, porté de l'admiration générale, avec une rapidité irrésistible vers sa hauteur de gloire; et cette hauteur, sans qu'on osât la lui contester, il a su la maintenir toute sa vie à la grande satisfaction de ses contemporains et au grand étonnement de la postérité.

Toute la société distinguée d'alors entra en concurrence pour célébrer son nom, pour répandre sa renommée. C'est des mains de trois rois et de celles de deux reines étrangères qu'il reçut le sceptre littéraire que, déjà depuis longtemps, l'admiration générale lui avait reconnu. Les philologues les plus distingués, les hommes les plus spirituels de son temps, comme en général tous ceux doués d'intérêt littéraire, mêlèrent leurs voix à ce concert général d'enthousiasme; ses ennemis politiques et ses antagonistes religieux eux-mêmes le reconnurent leur maître sur le terrain de la poésie. L'on explique ses ouvrages aux universités, comme on fait de ceux d'Homère et du Dante, et le Tasse, dans sa jeunesse, vient à lui, pour que le chef de la Pléiade jetât un regard favorable sur ses essais poétiques.

Une époque, comblant ainsi d'honneurs la tête de son favori, l'estimant à l'égal des premiers poètes, non seulement de la période classique de l'Italie, du Dante et de Pétrarque, mais encore de ceux de l'antiquité même, d'Homère et de Virgile, — serait-il étonnant que Ronsard lui-même, sans nous paraître présomptueux, osât se déclarer le roi des poètes français et regarder d'en haut sur ses admirateurs et imitateurs comme „le roi“ sur ses „sujets“, ainsi qu'il le dit lui-même?

Et cette hauteur sur laquelle l'admiration de ses contemporains l'a placé, il ne la quitta plus pour le reste de ses jours. Quand même l'éclat de sa gloire fut moins brillant dans les derniers temps de sa vie qu'il ne le fut dans les périodes antérieures, et que les poèmes de ce temps sont pénétrés d'un certain pressentiment du sort futur de sa renommée, il mourut comme il avait vécu, „le prince des poètes français“, et son cercueil même porta témoignage du culte qui, d'ordinaire, n'est réservé qu'aux souverains, et l'on crut enterrée avec lui toute la littérature.

Croirait-on possible qu'une gloire qui semblait être fondée pour l'éternité, pût périr si subitement avec l'enveloppe mortelle du poète? On serait tenté de le nier, si le fait historique n'y protestait point. Dans la proposition générale, placée à la tête de cet essai, nous avons déjà dit que l'appréciation exagérée d'abord est souvent suivie par une réaction subite, proposition que nous tâcherons de développer plus clairement encore dans ce qui suit.

Le sort de Ronsard nous constate cette vérité.

Comme tout homme distingué, il avait, lui aussi, déjà du temps de sa vie, un grand nombre d'ennemis. Quoiqu'ils ne réussissent point à le précipiter de sa hauteur durant sa vie encore, ils atteignirent ce but d'autant plus vite et plus complètement après sa mort. Ce fut avant tout Malherbe qui „le premier en France“ entreprit de „terasser ce colosse“. Et trop vite, à ce qu'il nous semble, cet homme que la génération précédente venait d'adorer, fut dédaigné, et les poésies, récemment considérées comme l'idéal de la majesté et du sentiment profond, devinrent l'objet de risée. Plus tard l'Académie française, par sa nature elle-même, devint l'héritière et l'exécutrice testamentaire de Malherbe, et la nouvelle et brillante époque de la littérature sous Louis XIV. obscurcit tout ce qui avait brillé dans le royaume des lettres du XVIème siècle.

Ce grand siècle ainsi que celui qui l'a suivi, bannit du domaine de la littérature le nom de Ronsard qui, en effet, allait être réduit en poussière et livré au ridicule.

Une fois l'écrivain tombé dans le ridicule, il faut des efforts surhumains, pour le retirer de la poussière, pour le remettre en lumière et en honneur.

Cette triste pensée nous est inspirée au sujet de Ronsard: les hommages dont il fut comblé, durèrent aussi longtemps que sa vie, et l'expiation, qui a été rude, s'est faite sur sa mémoire! Comme tant de célébrités littéraires, bafouées par des critiques présomptueux, nous voyons Ronsard assis dans la chaire de la dérision jusqu'au commencement de ce siècle où une nouvelle école, l'école romantique, considérant Ronsard à un certain degré son prédécesseur, regarda comme une tâche

digne d'elle de lui rendre complète justice. M. M. Sainte-Beuve¹⁾ et Ph. Chasles²⁾ ont réussi à reviser en grande partie la sentence qui pesait sur la mémoire de Ronsard, à fixer de nouveau l'opinion publique sur lui et sa tentative, et par conséquent, à ôter au public le droit de sourire en prononçant son nom.

Mais en dépit du judicieux plaidoyer des deux chefs de la nouvelle école, l'opinion en vogue jusqu'alors, opinion en racinée par la tradition de plus de deux siècles trouva, chose extraordinaire, un point d'appui dans le jugement amer de M. Nisard³⁾.

Personne en effet, n'a le droit de prétendre que la cause ait été gagnée de part ou d'autre. Mais, quoiqu'il en soit, tandis que la plupart des historiens littéraires penche pour l'opinion traditionnelle, presque tous les critiques qui se sont voués à l'étude toute particulière de notre grand poète⁴⁾, n'ont pas hésité à être du parti de M. Sainte-Beuve.

Si, après tant de luttes restées indécises, nous avons le courage d'aborder hardiment une des questions littéraires les plus épineuses, nous n'avons certainement pas la prétention de croire que, grâce à nous, Ronsard sera désormais à l'abri de tout outrage de la part de ses adversaires passionnés. Nous n'avons qu'un but et un but bien modeste, celui de ranimer les espérances de ceux qui, pénétrés de la haute valeur littéraire de Ronsard croient, comme nous, à son retour de fortune.

En nous proposant de laisser exposer Ronsard lui-même les idées de ses réformes, pour examiner ensuite, si ses réformes ont réalisé ses idées, nous aurons occasion d'examiner de près les réformes elles-mêmes et d'en éloigner quelques erreurs qui,

¹⁾ Sainte-Beuve: *Tableau historique et critique de la poésie française au XVIème siècle*, 2 vol. Paris 1828.

²⁾ Philarète Chasles: *Tableau de la littérature française au XVIème siècle*. Paris 1829. Ouvrage couronné.

³⁾ D. Nisard: *Histoire de la littérature française*. V. liv. II chap. IV § III.

⁴⁾ V. p. e. Gandar: *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*. — Büscher: *La versification de Ronsard*. Weimar 1867. — Lidforss: *Observations sur l'usage syntaxique de Ronsard etc*. Lund 1865. — Dor: *Ronsardus quam habuerit vim ad linguam francogallicam excolendam*. Bonnae 1863. — Günther: *Ronsard und sein Verhältniss zur Entwicklung der fr. Sprache* (Archiv f. d. St. d. n. Spr. Elberfeld 1846).

à ce qu'il nous paraît, se font encore valoir dans ce débat d'opinions. Ensuite pour être à même de fixer la vraie signification de Ronsard pour le développement de la langue et de la littérature françaises, il nous faudra encore chercher les circonstances auxquelles l'auteur doit sa gloire et sa chute.

On accuse ordinairement „la muse de Ronsard d'avoir en français parlé grec et latin“¹⁾. Or, aucun, n'a pu se garantir plus énergiquement d'un pareil reproche que le poète lui-même: „C'est un crime de leze Majesté“, dit-il dans la préface de la Franciade, „d'abandonner le langage de son pays, vivant et fleurissant, pour vouloir deterrer je ne sçay quelle cendre des anciens et abbayer les verbes des trespassez“²⁾, et, plus loin, il supplie „tres-humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'être plus Latineurs ny Grecaniseurs comme ils sont plus par ostentation que par devoir“.³⁾

Ronsard réclame pour son idiome maternel les mêmes qualités que possèdent les langues des nations les plus avancées: „Ce n'est la raison que la nature soit toujours si prodigue, qu'elle ne vueille conserver ses richesses aussi pour les derniers comme les premiers“⁴⁾; et il veut combler d'honneurs la tête de ceux qui aspirent à développer leur langue maternelle: „Quiconques furent les premiers qui osèrent abandonner la langue des Anciens pour honorer celle de leur pays, ils furent veritablement bons enfans et non ingrats Citoyens, et digne d'estre couronnez sur une statue publique, et que d'aage en aage on face une perpetuelle memoire d'eux et de leurs vertus.“⁵⁾

Et Ronsard qui, selon ce qui précède, était plus Gaulois et moins Grec et Latin qu'on ne l'a voulu prétendre, de quelle manière a-t-il voulu développer et enrichir sa langue?

D'abord, en conservant religieusement toutes ses richesses déjà acquises: „Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos

¹⁾ Boileau. Art poétique. Chant I v. 126.

²⁾ Oeuvres de P. de Ronsard. Paris 1629, chez Mathurin Henault, T. III, p. 30.

³⁾ Oeuvres de Ronsard. T. III, p. 31.

⁴⁾ Ibid. p. 29.

⁵⁾ T. X, p. 837.

Romans, ains les choisiras avecques meure et prudente election.¹⁾

Puis, préoccupé d'élargir le vocabulaire de la langue dans tous les sens, Ronsard eut aussi égard aux dialectes provinciaux, tant méprisés par les autres écrivains de son temps: „Tu sçauras dextrement choisir et approprier à ton oeuvre les mots les plus significatifs des dialectes de nostre France, quand mesmement tu n'en auras point de si bons ny de si propres en ta nation, et ne se faut soucier si les vocables sont Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois ou d'autres pays, pourveu qu'ils soient bons et que proprement ils signifient ce que tu veux dire.²⁾ En entrant dans cette voie, qui ne nous choque en rien, convaincu que nous sommes, que c'est le chemin naturel pour élargir les confins d'une langue, Ronsard choqua cependant beaucoup l'opinion de ses contemporains, et pour défendre son idée avec plus de succès, il cita l'exemple des Grecs qui, par des tournures dialectiques, donnaient à leur langage de la vivacité et de la naïveté!³⁾

Cependant Ronsard empruntant tant de mots aux dialectes provinciaux, était loin de compromettre l'unité de la langue. Depuis que la France est gouverné par un seul roi, le langage de celui-ci, le dialecte courtisan, prévaut sur les autres. En même temps le poëte déclare que ce dernier seul ne suffit pas, que le perfectionnement de la langue est impossible sans le concours d'autres dialectes: „Aujourd'huy pour ce que nostre France n'obéit qu'à un seul Roy, nous sommes contraincts si nous voulons parvenir à quelques honneurs, de parler son langage, autrement nostre labeur tant fust-il honorable et parfait, seroit estimé peu de chose, ou (peut-estre) totalement mesprisé!⁴⁾ Et, „entre lesquels,“ (c'est-à-dire entre les différents dialectes) „le Courtisan est toujours le plus beau, à cause de la Majesté du Prince: mais il ne peut-estre parfait sans l'aide des autres.⁵⁾

¹⁾ T. X, p. 833. Comp. T. III. p. 27 et T. X, p. 796 v. 14 (Au Seigneur Simon Nicolas).

²⁾ T. X, p. 834. Comp. T. III, p. 30.

³⁾ T. X, p. 834, 835.

⁴⁾ Ibid. p. 835.

⁵⁾ T. III, p. 30, 31.

De même que Ronsard, à l'exemple des Grecs, recommande le choix des dialectes provinciaux, il recourt aux poètes grecs pour justifier l'emploi des expressions techniques. C'est la noble vénérie qui, à cet égard, donnera un butin excessivement riche, comme les différents métiers donneront à la langue mainte belle et vive comparaison: „Tu practiqueras bien souvent les artisans de tous mestiers, comme de Marine, Venerie, Fauconnerie, et principalement, les artisans de feu, Orfevres, Fondeurs, Marechaux, Mineralliers, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons, avecques les noms propres des mestiers, pour enrichir ton oeuvre et le rendre plus agréable et parfait.“¹⁾

Mais Ronsard, afin de donner plus d'extension à son vocabulaire, ne fait pas comme l'abeille „son miel de toutes les fleurs“²⁾ seulement, mais il se montre souverain de la langue en composant de nouveaux mots. A la vérité, il a fait usage de cette liberté d'une manière très-étendue, mais il ne serait pas juste de l'en blâmer comme on l'a si souvent fait. Plus d'une fois cette langue qui luttait encore contre la pensée, le força à avoir recours au néologisme: „Tu composeras hardiment des mots à l'imitation des Grecs et Latins, pourveu qu'ils soient gracieux et plaisans à l'oreille!“³⁾ Pendant que les langues mortes ne permettent pas de changement, le poète revendique ce droit de création aux langue vivantes. En passant par la bouche des orateurs et du vulgaire, les nouveaux mots obtiennent le droit de bourgeoisie: „Telle monnoye, soit d'or ou d'argent, semble estrange au commencement: puis l'usage l'adoucit et domestique, la faisant recevoir, luy donnant autorité, cours et credit.“⁴⁾ Sous le rapport du néologisme, il s'appuie sur des principes qu'il faut reconnaître vrais, c'est-à-dire sur „l'analogie et la dérivation.“ „Je te veux bien encourager“, dit-il, „de prendre la sage hardiesse, et d'inventer des vocables nouveaux, pourveu qu'ils soient

¹⁾ T. X, p. 834. Comp. T. III, p. 25.

²⁾ V. T. III, p. 12 et T. X, p. 796 v. 15 et 16 (Au Seigneur Simon Nicolas).

³⁾ T. X, p. 851. Comp. T. III, p. 27 et T. X, p. 706 v. 14 (Au Seigneur Simon Nicolas).

⁴⁾ T. III, p. 29.

moulez et façonnez sus un patron desia receu du peuple.¹⁾ Et, „Si les vieux mots abolis par l'usage ont laissé quelque rejetton, comme les branches des arbres coupez se rajeunissent de nouveaux drageons, tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau.“²⁾

Nous insistons sur ces passages; car ne prouvent-ils pas que Boileau, dans le fameux vers que nous venons de citer, expose des notions bien inexactes sur les éléments dont se compose la langue de Ronsard?

Quel but Ronsard voulait-il atteindre en développant et enrichissant sa langue de toutes les manières possibles? Nul autre que celui de donner à la France, ce qui lui manquait encore, la langue élevée et poétique à la fois. Déjà, comme jeune homme, il s'étudia à élever la langue qui, comme il le dit lui-même, „rampait sur la terre:“

„A vingt ans

Je vy que des François le langage trop bas,
A terre se trainait sans ordre ny compas.
A doncques pour hausser ma langue maternelle,
Indompté du labeur je travaillay pour elle;
Je fis de nouveaux mots; je rappelay les vieux . . .
Je fis, d'autre façon que n'avaient les antiques
Vocables composez et phrases poétiques.“³⁾

Dédaignant „les vulgaires façons“ de l'âge précédent, le poète aspire à accorder sa langue avec les modes variés de la lyre antique et italienne:

„ . . . et tente à cet effect

Si tu veux estre un Poëte parfait,
Mille subjects de mille et mille modes,
Chants, Pastoraux, Hymnes, Poëmes et Odes
Fuyant surtout ces vulgaires façons
Ces vers sans arts, ces nouvelles chansons,“⁴⁾

.

1) T. III, p. 27.

2) T. III, p. 28.

3) Prosper Blanchemain. Oeuvres inédites de P. de Ronsard, p. 35.

4) T. X, p. 796, 797.

„Fait donc voir aux yeux de la France
 Un vers qui soit industrieux
 Foudroyant la vieille ignorance
 De nos pères peu curieux.“¹⁾

A l'effort de donner, comme nous avons déjà dit, à sa patrie une langue à la fois élevée et poétique, le poète joignit la vue claire de ce qu'exige la poésie en général, ainsi que celle de son temps en particulier. Il exprime cela d'une manière parfaite dans les vers suivants:

„Je n'aime point ces vers qui rampent sur la terre
 Ny ces vers ampoullez, dont le rude tonnerre
 S'envole outre les airs: les uns font mal au coeur
 Des liseurs dégoustez, les autres leur font peur:
 Ny trop haut, ny trop bas, c'est le souverain
 style;

Tel fut celuy d'Homère et celuy de Virgile.“²⁾

On a, plus d'une fois, soulevé la question: Ronsard peut-il revendiquer pour lui le nom de poète, n'a-t-il pas plutôt été un versificateur seulement? Abstraction faite de ses mérites pour la versification (personne, en effet, n'a mieux su donner des règles pour le perfectionnement des vers que ne l'a fait Ronsard dans la Préface de la Franciade et dans l'Abrégé de l'Art poétique), Ronsard a-t-il pour cela moins mérité le nom de poète? Le versificateur a-t-il enseveli le poète? Essayons de trouver une réponse à ces questions! — „Tous ceux qui écrivent en carmes, tant doctes puissent-ils estre, ne sont pas Poètes. Il y a autant de difference entre un Poète et un versificateur, qu'entre un bidet et un genereux coursier de Naples, et pour mieux les comparer, entre un venerable Prophete et un charlatan vendeur de triacles.“ „Ces versificateurs se content de faire des vers sans ornement, sans grace et sans art, et leur semble avoir beaucoup fait pour la Republique, quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire le Poète héroïque“ etc.³⁾ Et qui est ce qui a fixé par des termes si tranchants les bornes insurmontables entre le poète et le versificateur, entre la poésie et la prose rimée?

¹⁾ T. X, p. 638.

²⁾ St.-Beuve T. II, p. 350 Comp. Oeuvres de Ronsard T. III, p. 14, 15.

³⁾ T. III, p. 12.

Nul autre que Ronsard lui-même. Et d'une manière non moins claire et nette, il distingue entre le poète et l'historiographe: „Le poète a pour maxime tres-necessaire en son art, de ne suivre jamais pas à pas la vérité, mais la vraye-semblance et le possible: Et sur le possible et sur ce qui se peut faire, il bastit son ouvrage, laissant la veritable narration aux Historiographes.“¹⁾

Le but du poète est celui: „d'imiter, inventer et représenter les choses qui sont, qui peuvent estre et que les Anciens ont estimé comme véritables.“²⁾ Et l'effet, auquel le poète doit aspirer dans ses poèmes, est, selon lui: „à esmouvoir les passions et affections de l'âme, car c'est la meilleure partie de ton mestier, par des carmes, qui t'esmouveront le premier, soit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en facent autant après toy.“³⁾

En laissant, comme nous l'avons annoncé au commencement de cet essai, développer ses idées par le poète lui-même, nous croyons avoir donné une image plus claire de ces idées sur lesquelles le poète veut fonder ses réformes que nous n'aurions su le faire par de longues dissertations. Sans parler de l'éclat et de la verve avec lesquels il exprime ses idées, le contenu nous démontre parfaitement que le poète n'avait pas seulement une vue profonde du véritable caractère de la poésie, et, à cet égard, ses remarques ont encore aujourd'hui plus qu'un intérêt historique seulement, mais de ce qui manquait à la poésie de son temps, pour l'élever à la hauteur qu'elle pouvait atteindre selon l'opinion du poète.

En joignant ses réformes à l'imitation des anciens d'une part et des italiens de l'autre, Ronsard avait montré à la langue et à la littérature françaises cette voie qu'elle devait prendre pour atteindre à une plus grande perfection. L'on reconnaît partout aujourd'hui que toutes les littératures de l'Europe moderne doivent à la Renaissance et aux impulsions de cette époque la plus grande partie de leurs chefs-d'oeuvre. Quand nous considérons que Ronsard a prononcé ses idées⁴⁾

¹⁾ T. III, p. 12, 13.

²⁾ T. X, p. 836.

³⁾ T. III, p. 23.

⁴⁾ V. la Préface de la Franciade et l'Abrégé de l'Art poétique.

avant le livre des „Essais“¹⁾, que dans un temps où toute la littérature, dans l'état d'indécision, où elle se trouvait, exigea une base solide, Ronsard réussit à la lui donner en effet, nous ne pourrions pas au moins refuser notre estime au poète. Mais on nous dira peut-être que tout cela s'applique au même degré, si non à un degré plus élevé encore à Dubellay, qui en 1549 eut déjà publié son fameux ouvrage, intitulé: „Illustration de la langue françoise,“ où nous trouvons les mêmes idées exposées en détail d'une manière parfaitement claire et spirituelle. C'est un fait singulier que, devant l'opinion de la postérité, Ronsard, chef de l'école, est resté seul responsable de toutes les fautes et de tous les excès commis par cette école, et non par le chef seulement. Jamais, au contraire, nous ne nous sommes aperçu de ce qu'on lui a attribué le bien effectué par cette même école. Or, il ne serait pas difficile de prouver, qu'il n'y a pas une seule idée nouvelle et importante dans l'Illustration de la langue française qui ne se trouve dans les deux opuscles de Ronsard même sous une forme bien plus concise encore. Quand on considère que Ronsard et Dubellay étaient liés par une amitié intime, qu'ils s'étaient associés dans le but d'étudier ensemble, que ce fut Ronsard qui inspira à Dubellay cet amour de la poésie, ne faut-il pas conjecturer que ce manifeste de la nouvelle école que publia Dubellay, ce coup que ce dernier porta à la vieille „ignorance“, fut au moins inspiré par Ronsard, conjecture qui gagne plus de vraisemblance encore en considérant que Ronsard a aussi inspiré d'autres poètes, comme Salel qui traduisit l'Iliade d'Homère, Jamyn qui continua cette traduction²⁾, en considérant de plus que plusieurs membres de l'école, le même Joachim Dubellay et Pelletier du Mans ont publié des odes, avant que l'inventeur de ce genre en eût publié lui-même³⁾. Après tout, nous croyons n'avoir pas dit trop, en revendiquant pour Ronsard la priorité de ces idées, exprimées à la fois dans l'Illustration de la langue française, comme dans la Préface de la Franciade et dans l'Abrégé de l'Art poétique.

¹⁾ V. St. Beuve, p. 204.

²⁾ Gandar: p. 21. Comp. T. X. p. 657.

³⁾ Sainte Beuve II, p. 87. „Si Jaques Pelletier du Mans et Joachim Dubellay ont publié avant lui (Ronsard) des odes, . . . ils ont attribué l'honneur de l'invention à Ronsard.

Ces idées nouvelles retentirent même par delà la France jusqu'au cœur de notre patrie. Opitz qui a contribué au perfectionnement de la langue allemande, a, comme Ronsard, sur l'imitation des anciens, donné un essor élevé aux produits poétiques de son pays. Encore faut-il remarquer que, grâce à son livre important intitulé: „die deutsche Poëterei,“ livre où il a pris pour modèle l'Abrégé de l'Art poétique de Ronsard, le chef de la première école de Silésie est devenu le poète-législateur des Allemands¹⁾.

Si Ronsard avait suivi les règles qu'il avait données dans ces opuscules qui douterait que l'ère d'or de la littérature française, prophétisée par Dubellay dans le manifeste de l'école, ne fût pas éclosée déjà à cette époque-là? — Mais le poète ne reste pas toujours fidèle à ses intentions, sa force n'égale guère sa volonté, ses oeuvres ne s'élèvent pas à la hauteur de sa théorie. Il n'y a pas de doute cependant qu'on n'ait aussi exagéré ce fait, et la critique sévère que l'on a faite des réformes de Ronsard, recommandée sans doute par de grands noms manque bien souvent de justesse, paraqu'elle manque de mesure.

En regardant la langue et d'abord le vocabulaire, il faut avouer que les différentes sources auxquelles puisait Ronsard, donnèrent entrée dans la langue à maints mots, expressions et phrases qui ne restent seulement inintelligibles à nous, mais qui ne l'étaient pas moins à ses contemporains et qui à cause de cela exigeaient une explication. Mais il serait une erreur de vouloir généraliser ces cas séparés et de déclarer, comme on l'a fait si souvent, toute la langue de Ronsard abondante en mots obscurs et inintelligibles. Ce reproche s'appuie surtout sur la tendance de Ronsard de développer son idiome maternel à l'exemple des anciens; et ce sont les mots connus de Boileau qui pressent de toute leur force sur le nom comme sur la langue du poète. Au commencement de notre travail, on a vu que Ronsard, qui peut-être a eu le pressentiment d'une telle attaque, s'en est défendu lui-même, pour nous, il s'agit

¹⁾ Il nous semble à propos de mentionner ici en passant Gottsched qui plus d'une fois rappelle l'auteur de la Franciade. Encore serait-ce une tâche intéressante de préciser les rapprochements des trois poètes législateurs de trois siècles différents.

de réduire à sa juste mesure le grand reproche qu'on a fait à Ronsard, c'est-à-dire celui de s'être trop servi des mots grecs et latins.

Ronsard, il est vrai, a emprunté un assez grand nombre de mots au vocabulaire latin, mais, hâtons-nous de le dire, il n'a recouru à la langue étrangère que quand la sienne propre lui faisait défaut.¹⁾ Voilà, pourquoi le langage de Ronsard porte une empreinte bien moins latine que celui de tous ces contemporains.

Quant à sa soi-disante „grécomanie“ il semble qu'on ait voulu la dériver d'exemples peu valides. Du moins une grande partie des passages que l'on a cités pour prouver cette manie du poète, ont été pris d'ouvrages que Ronsard lui-même n'a jamais pris au sérieux, comme par exemple du dithyrambe chanté en l'honneur de „Cléopâtre“ de Jodelle et du bouc d'Arcueil.²⁾ Et quant à ces vers si souvent cités où il emploie „ocymore“, „dispotme“ et „oligochronien“³⁾, il avoue lui-même, qu'à son vif regret, il n'a pu les remplacer par des expressions correspondantes. Il y a dans ses ouvrages un si petit nombre d'expressions vraiment grecques, pour ainsi dire, qu'il ne serait pas difficile de les énumérer, ce qui veut beaucoup dire, quand on songe au grand nombre de ses travaux.

En outre, il ne faut pas oublier qu'une partie de ces mots empruntés aux langues anciennes, ont reçu droit de bourgeoisie dans la langue, pour y rester à jamais.⁴⁾

Quant au néologisme, reproché à Ronsard, il faut avouer que le poète a souvent fait violence au génie de la langue surtout en méconnaissant l'antipathie du français pour les mots composés.

Après tout, quand même beaucoup de ses réformes du vocabulaire sont irrévocablement tombé dans l'oubli, il faut, à un certain degré, approuver ce qu'a dit Duperron dans l'Oraison funèbre du poète: „Ronsard la étendu la gloire de nos paroles et les limites de nōstre langue.“

¹⁾ V. T. X, p. 850, 851.

²⁾ V. Gādar, p. 164, 165.

³⁾ V. Pr. Blanchemāin: Oeuvres inédites de P. de Ronsard, p. 99.

⁴⁾ P. e sympathie, ode, avidité et d'autres. Comp. Guenther, p. 64, 65 et Dor, p. 5. 6.

Dans les jugements sévères que l'on a portés sur le style de Ronsard, on a, ce nous semble, trop souvent passé sous silence la vérité généralement reconnue, que tout grand homme a le droit d'être mesuré de la mesure de son siècle. Ce langage qui souvent nous froisse aujourd'hui, ne choquait point les contemporains du poète. Du reste, cette manière de s'exprimer n'était ni la manière d'un seul poète, ni celle d'un seul pays. C'est ce qui nous est clairement prouvé par l'exemple de l'Angleterre où, vers ce temps, le soi-disant „Euphuisme“ ne rencontre pas seulement de la sympathie dans le monde lettré, dont il réfléchit la langue, mais, de plus, entra dans les classes inférieures du peuple. Ne serait-il pas permis de rendre le goût du temps responsable de ce qu'on a blâmé en Ronsard? Et, nous le demandons, serait-il d'ailleurs permis de supposer que Ronsard, dont le sentiment pour la pureté de la langue était devenu proverbial¹⁾, eût choisi des expressions qui auraient pu choquer le goût de la société élégante de cette époque? — Puis, si l'on fait au style de Ronsard le reproche d'obscurité, on paraît oublier que Ronsard a écrit pour une classe qui ne représentait pas le peuple, mais une élite de la société qui, comme lui, s'adonnait avec zèle à l'étude des anciens ou du moins en avait connaissance. — Or, pour porter un jugement impartial sur le style de Ronsard, il ne suffit pas de tenir compte du goût de son époque, il faut encore discerner le langage du poète se trouvent à l'âge de l'adolescence d'avec son langage à l'âge mûr. C'est, selon nous, ce qu'on a toujours confondu jusqu'à présent. Cette différence se fait bien sentir dans le langage de Ronsard, dès qu'on le regarde tel qu'il s'est développé dans les ouvrages des différentes époques de sa vie²⁾, non comme il se montre dans ses œuvres, arrangées d'après leur contenu. Mais même dans les œuvres de sa jeunesse³⁾, on a toujours mis en évidence les passages répréhensibles, sans leur opposer cependant ceux qui, d'une manière heureuse, ont été inventés par Ronsard lui-même ou imités de modèles antiques ou ita-

¹⁾ Sainte-Beuve I, p. 91 (1).

²⁾ ³⁾ V. les recherches bibliographiques de Gandar, p. 173 etc. Comp. la Note bibliographique de Pr. Blanchemain, p. 6 — 14.

lieus.¹⁾ Et ces passages dont le langage nous charme, augmentent à mesure que le poète avance en âge.

Aucune époque de sa vie, Ronsard n'a perdu de vue le grand but qu'il s'était proposé d'atteindre à savoir de donner à la langue la noblesse, la gravité et l'éclat. Quoiqu'il en soit, si parfois Ronsard manque à ce but-là, toujours est-il que, par son aspiration au sublime, il a inspiré à des écrivains postérieurs le vif besoin de cultiver le style élevé.

Il est caractéristique pour Boileau, et jette une singulière lumière sur sa critique tout entière qu'il n'a pas de louanges pour Ronsard sous le rapport de la versification; et pourtant nul poète n'a de plus grands mérites pour la versification que lui. Des vers des époques précédentes, sans mesure, terminés en rimes plates, redoublées, ou „équivoquées“, „couronnées“, „fratrisées“, jusqu'aux différentes strophes variées de toutes manières, jusqu'à l'alexandrin flexible de Ronsard, quel progrès! Ronsard inventa une variété de rythmes lyriques, il construisit huit à dix différentes formes de strophes dont on chercherait en vain les modèles chez ses prédécesseurs. Malherbe en a supprimé un assez grand nombre, tandis que l'école romantique en a reproduit quelques-unes. Ronsard a donné à la versification plus de régularité en proclamant comme loi l'entrelacement régulier des rimes masculines et féminines, et plus de variété et liberté en permettant à la fin l'enjambement que, dans sa jeunesse, il avait condamné, et en introduisant une plus libre césure. C'est la dernière mesure qui fut très-importante pour l'alexandrin dont la réhabilitation n'appartient pas à Malherbe, comme on l'a souvent prétendu, mais à Ronsard qui enrichit la littérature française du nom autant que de la forme du vers héroïque. Le libre enjambement et surtout la césure variable permettaient au poète en formant l'alexandrin de lui donner non seulement la même dignité, mais encore plus de variété et de souplesse qu'il n'est possible de mettre dans l'alexandrin d'aujourd'hui. Malherbe, en rejetant ce mouvement libre dans la formation de l'alexandrin, a produit ce vers si monotone dans de longs poèmes lequel, durant quelques siècles, dominait la littérature française. C'est André Chenier qui, à la fin du

¹⁾ V. T. I, p. e. Sonnet XIX, XXIX, LII, LIX, XCV, CLIX, CCXIV, etc.

dernier siècle, faisait revivre cet alexandrin de Ronsard avec beaucoup de bonheur, exemple que suivit l'école nouvelle (romantique), tout récemment encore Emile Deschamps et Alfred Devigny dans leurs traductions d'un drame de Shakespeare¹⁾.

C'est un fait singulier que Ronsard qui rétablit le vers héroïque, applaudi par la cour comme par les doctes de son temps, ne l'a pas employé où il aurait eu sa véritable place, à savoir, dans son épopée intitulée „la Franciade“. Dans la préface de la Franciade, Ronsard lui-même nous allègue les raisons qui l'ont décidé à exclure cette espèce de vers de l'épopée en question. C'est parce qu'ils sentent „trop la prose très-facile et sont trop enervés et flaquez“²⁾ et, plus loin, „qu'ils ont trop de caquet s'ils ne sont bastis de la main d'un bon artisan“³⁾. En choisissant le vers de dix syllabes, vers de la chanson et de l'épigramme, et nullement adapté à la poésie sérieuse, Ronsard s'est décidément mépris; „c'était reculer devant ses propres innovations,“ selon l'expression juste de M. Sainte-Beuve. Les difficultés que le vers de dix syllabes offre au poète, il faut le dire, l'ont décidé à le choisir. Mais à part ce mérite frivole d'avoir vaincu ces difficultés, son vers même ne sent que trop „la prose facile“ à cause de l'enjambement dont le poète a fait usage plus qu'il ne le devait.

■ Comme par le vers de la Franciade, de même par la structure des odes pindariques, le poète ne s'est acquis que le faible mérite d'avoir vaincu des difficultés rythmiques. Car les mètres des trois strophes, dont la répétition forme l'ode pindarique, se distinguent trop peu l'un de l'autre, pour être distingués par l'oreille. Mais abstraction faite de ces deux cas où le poète s'est mépris, nous trouvons qu'il a eu partout dans ses poèmes, surtout dans ses odes, le sentiment de la convenance et de la noblesse du rythme, qu'il a su adapter la forme au contenu.

Nous indiquons que Ronsard n'était pas ami de la tentative de Baif de donner à la langue française une versification métrique à l'exemple des anciens, tentative que l'on n'a pas crue impossible au seizième siècle.

¹⁾ Roméo et Juliette. C. Sainte-Beuve T. I, p. 78

²⁾ ³⁾ V. T. III, p. 8

Quant à la réforme de l'orthographe, nous remarquons en passant, que Ronsard approuve celle de Meigret, sans la suivre cependant, parceque „l'opiniastre avis des plus célèbres ignorans de son temps“¹⁾ comme il s'exprime lui-même, l'en empêche. Cependant le poète lui-même propose quelques détails qui s'appuient sur de vrais principes.²⁾

Mais sous le rapport du contenu la réforme a eu une influence plus durable et plus importante sur le développement de la littérature française que la réforme de la langue et du style.

Lorsque Ronsard parut, la renaissance des études classiques avait déjà commencé; mais, tandisque jusqu'alors le travail principal avait consisté dans la traduction de modèles classiques, Ronsard contenta le premier la juste demande du monde lettré, auquel ces traductions ne suffisaient plus, et qui regrettait que la langue ne fît point de tentatives plus libres dans les voies antiques, en imitant avec une certaine indépendance d'esprit les modèles antiques. Ronsard joignant à un savoir étendu et à une vive imagination une grande facilité et une assiduité énorme, serait-il étonnant qu'il n'ait pas cultivé un genre seulement, mais tous les genres de la poésie, à la seule exception de la poésie dramatique, de manière à ce qu'il pouvait se comparer lui-même „au miroir qui réfléchit tout ce qui passe.“ Le poète a „représenté toutes les Muses ensemble“³⁾ comme a dit Binet dans sa Vie de Ronsard et ses œuvres font songer à „une Musique parfaite en son harmonie de plusieurs et divers Sons et accords“⁴⁾ et composent dans leur diversité „un petit monde accompli.“⁵⁾

Il est sûr que la poésie légère tient dans les œuvres de Ronsard une grande place; il a imité le gentile Marulle, le profane Jean Second, surtout Pétrarque et parmi les Grecs, Anacréon et Théocrite. En outre il a excellé dans l'idylle, dans l'épélégie et dans l'épître, dans la chanson et l'odelette et il est descendu même jusqu'au madrigal, l'épithalame, la devise et la mascarade, de sorte qu'on pourrait croire qu'il n'a accordé sa lyre qu'aux doux sons mélodieux. Cependant cette

¹⁾ V. Dor p. 30, 31.

²⁾ V. T. X, p. 849–855. (De l'Orthographe).

³⁾ Comp. T. IX, p. 300.

⁴⁾ ⁵⁾ C. T. IX, p. 299.

poésie agréable, sans doute, mais inférieure aux yeux du poète, ne lui suffisait point. La cultivant, il croit abaisser sa Muse grave et fière et faire violence à son propre génie. Il aspire à donner à la France des sujets braves et élevés, une langue noble et poétique à la fois, en imitant dans ses odes Pindare et Horace surtout, comme dans ses hymnes, et dans son épopée, il tâcha de suivre l'exemple d'Homère et de Virgile.

Sainte-Beuve dans son ouvrage auquel nous avons déjà fait allusion, distingue en Ronsard deux poètes de valeur bien différente; l'un (le poète du genre léger), „encore naïf et déjà brillant, qui continua, perfectionna Marot devança et surpassa de bien loin Malherbe dans l'ode légère“¹⁾, l'autre (le poète du genre grave), „asservi à une méthode, préoccupé de combinaisons et défforts qui se guinda jusqu'à l'ode pindarique et trébucha fréquemment.“²⁾

Quelques raisons qu'il y eût, pour préférer les poésies du genre léger à celles du genre grave, la conclusion que l'on en pourrait faire, c'est à dire que la force et l'importance essentielle du poète se manifestent dans le genre léger, serait une erreur. Après un long et injurieux oubli, c'étaient, à la vérité, ces poésies légères qui les premières attirèrent de nouveau l'attention publique sur le poète. L'on a blâmé Malherbe d'avoir méconnu les charmes de ces poésies qui, même selon la critique sévère de nos jours, n'ont pas encore vieilli. Mais tout cela concédé, on méconnaîtrait le génie même de Ronsard ainsi que la place qu'il occupe dans la littérature française, si l'on voulait chercher sa force et son influence sur un autre terrain que sur celui du genre sérieux.

C'est un reproche bien général que Ronsard, cultivant la poésie élevée, avait méconnu son propre génie. Ce reproche serait-il juste? Ronsard s'est-il seulement „guindé“ à cette hauteur? Cette dignité soutenue n'a-t-elle pas été plutôt son caractère habituel? Pour pouvoir décider ces questions, il nous faut connaître l'esprit du poète dans celles de ses œuvres où il se montre le plus indépendant.

Déjà au seizième siècle, on a relevé trois époques dans les œuvres de Ronsard. D'abord, celle de sa jeunesse où les

^{1) 2)} Sainte-Beuve T. I, p. 94.

brillants modèles de l'antiquité remplirent entièrement l'âme du jeune poète et l'emportèrent à un élan et un enthousiasme sans pareil jusqu'alors. (Ce sont les œuvres¹⁾ sur lesquelles la critique en général a porté son jugement le plus sévère, pour ne pas dire écrasant, œuvres que les contemporains de Ronsard ont infiniment louées et qui, à nos yeux, malgré leurs fautes et leur imperfection, ont été de la plus grande portée pour le développement de la littérature française. En imitant alors dans sa langue surtout des poètes tels qu'Homère et Pindare il ne les fit pas seulement comprendre à une époque où c'était encore une nouveauté de les comprendre, mais, ce qui plus est, il délivra par une telle imitation la langue des influences nuisibles dont la trop grande imitation des Italiens et surtout des Latins aurait pu devenir la cause.

La deuxième période embrasse les œuvres du poète courtesan.²⁾ Quoique sa Muse rabaissât sa voix, ce dont se plaignirent les savants, tandis que la cour y applaudit, qu'elle descendit même aux trivialités, aux compliments et aux flatteries, le poète n'a nullement sacrifié son indépendance et sa gloire à la fortune. A différentes reprises,³⁾ et surtout par l'épître, adressé au jeune roi Charles IX,⁴⁾ il fait preuve de son esprit d'indépendance. — Les influences qui se font sentir dans ces deux périodes précédentes, ne se trouvant pas dans la troisième,⁵⁾ nous allons la considérer de près, afin de saisir le véritable génie du poète. Le cercle de ses amis rassemblés jusqu'alors autour de lui, diminue, la cour néglige le prince des poètes — le poète se retire et dans cette période solitaire, période de l'âge mûr qui, sans doute, a fait naître de très-nombreuses poésies, il quitte les tendances exotiques de sa jeunesse, les discours frivoles de la cour. Loin de toutes les influences étrangères, le véritable génie du poète se manifeste dans ces œuvres écrites dans sa vieillesse. Nous y trouvons la même élévation de la pensée et de la forme que dans les ouvrages

^{1) 2) 5)} V. les recherches bibliographiques de Gandar, p. 173 etc. Comp. la Note bibliographique de Pr. Blanchemain, p. 6—14.

³⁾ V. p. e. Pr. Blanchemain: Oeuvres inédites de Ronsard p. 258 etc. et p. 263.

⁴⁾ Ibid. p. 127 etc.

de sa jeunesse sans enflure du style cependant, ainsi que de la force, mais sans exagération. Et quand même sa Muse, dans une seule période de sa vie, s'abaisse par l'influence de la cour, dès que cette influence s'évanouit, il revient à la poésie sublime, au style élevé qui lui est familier: le style, c'est l'homme!

La raison pourquoi nous y insistons si longtemps, c'est pour réfuter d'abord le reproche déjà indiqué en haut, ensuite pour mettre en évidence le sérieux du caractère et des poésies de Ronsard, dont on lui a trop peu tenu compte jusqu'à présent. Car si nous n'avions de Ronsard que des poésies légères, nous n'aurions qu'un poète à la Marot ou à la Saint-Gelais de plus. En se formant d'après les modèles les plus nobles de l'antiquité et donnant de cette manière à la littérature la poésie et la langue élevées, il jeta les fondements du brillant développement que la littérature française était destinée à prendre à l'avenir — à l'époque de Louis XIV.

„C'était la première fois que la physiognomie du passé semblait revivre dans notre idiome vulgaire, et le monde des lettrés accueillit le poète avec cette sorte de complaisance et de faible qu'on ressent pour qui nous reproduit ou nous rappelle des traits révévés.“¹⁾ (C'est par ces paroles que Sainte-Beuve désigne d'une manière aussi parfaite que poétique la raison de la gloire dont Ronsard jouissait chez ses contemporains. Ronsard avait réalisé l'idéal de son temps. De là sa grandeur qui n'est pas moins réelle quand même elle n'eût été que temporaire. Et si ses contemporains dans leur enthousiasme et dans leur reconnaissance lui accordèrent une place que, malgré tout, il n'a pas encore mérité, serait-il permis d'en blâmer le poète? Ronsard a été plus modeste qu'on n'a voulu le croire. De tous les temps de sa vie, il y en a des exemples. La gloire de ses premiers ouvrages ne l'enivre pas, il condamne même ces ouvrages que d'autres admirent, et il ne les publie pas, avant que sa propre conviction les juge dignes d'être présenté au public. La Franciade dont on n'a pas sans raison blâmé les défauts, il l'a condamnée lui-même sous sa forme primitive; ce qui fait croire que nous

¹⁾ Sainte-Beuve p. 88.

la devons, telle qu'elle est, aux efforts de ses amis qui l'ont empêché de l'anéantir. A la fin de sa vie, sentant profondément, combien de fautes et d'erreurs s'attachent à ses œuvres, avec quelle assiduité s'efforce-t-il de les en délivrer. Dans cet admirable sonnet où il identifie sa maîtresse Cassandre avec l'antique prophétesse de ce nom n'a-t-il pas pressenti ses destinées qui devaient s'accomplir presque à la lettre :

„De tes soupirs nos neveux se riront,
Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les Cieux.¹⁾“

Et lui, proclamé roi des poètes, on pourrait dire par l'univers entier, il ne sent que trop souvent sa faiblesse de s'élever où l'appelle une secrète voix et d'une tristesse sincère telle qu'elle n'appartient qu'au vrai génie, il se plaint d'être exclu du nombre „des quatre ou cinq poètes,“ élus qui „ont apparu au monde,“ de n'être qu'„un demi poète,“ et il souhaite qu'il se fût choisi „un métier moins divin que la sien.“ Du moins en saura gré au poète de ne pas avoir méconnu ses fautes, et la noble manière dont il l'a fait, nous montre qu'il n'était pas indigne d'appartenir au cercle de ces poètes duquel il s'exclut lui même.²⁾

En nous demandant les raisons auxquelles Ronsard doit sa chute, celle qui nous frappe la première, est, que ses réformes manquaient de base populaire. Confiant dans sa force, il entreprend seul de réformer toute la littérature. Il songea trop peu à ce que toute réforme d'une langue et par conséquent d'une littérature doit, pour être durable, prendre racine dans le peuple. Il ne faut pas oublier, il est vrai, que les poètes du temps d'alors n'avaient point à s'adresser au peuplet mais à une société choisie, c'était la cour et le monde lettré. C'est pourquoi nous rencontrons, plus d'une fois, dans les œuvres de Ronsard des passages qui nous montrent son dédain de l'opinion populaire. Il ne soucie pas de ce qu'on lui applaudit ou non :

¹⁾ T. I. Ode XIX p. 22 et 23.

²⁾ Sainte-Beuve.

„Ne suy, ny le sens ny la rime
Ny l'art du modern ignorant
Bien que le vulgaire l'estime
Et en béant l'aille adorant.“¹⁾

„Je te suluë, O terre planteusse

„Je te supply qu'à gré, te soit ma lyre
Et si quelqu'un enrage d'en mesdire
Soit il prisé du pauvre populaire
Et ses labeurs ne puissent jamais plaire etc“²⁾

Cependant malgré cette indifférence qu'il témoignait au „pauvre populaire“, il recommande dans l'Abrégé de l'Art poétique à ses disciples: „Tes inventions bien qu'elles semblent passer celles du vulgaire, elles seront toutefois telles qu'elles pourront estre facilement conceuës et entendues d'un chacun.“³⁾ Mais ce vulgaire qu'il attaque plus d'une fois, est-il réellement représenté par le peuple? Non! il cherche ce vulgaire bien ailleurs encore et, chose curieuse, chez „ces Robins de cour qui veulent tout corriger“⁴⁾ comme il appelle les courtisans assez amèrement dans la Préface de la Franciade. Et bien que, comme nous l'avons déjà mentionné, il eût déclaré le dialecte courtisan le meilleur de tous les dialectes, il déconseille: „d'affecter trop le langage de la cour lequel est quelquefois très-mauvais pour estre le langage de Damoiselles et jeunes Gentils-hommes qui font plus de profession de bien combattre que de bien parler.“⁵⁾ Avec une noble ardeur le poëte combat le goût de la cour⁶⁾, goût italien et frivole; l'ignorance⁷⁾, qu'il prétend terrasser, c'est l'ignorance de la cour et la langue qu'il trouve „fardée que les neuf Sœurs n'ont jamais regardée“⁸⁾ qu'il veut enrichir et élever c'est celle de la cour. Non obstant, dans son livre mentionné plus haut, Nisard a blâmé

¹⁾ T. X, p. 638, 639.

²⁾ T. X, p. 683.

³⁾ T. X, p. 836.

⁴⁾ T. III, p. 29.

⁵⁾ T. X, p. 834.

⁶⁾ ⁷⁾ T. X, p. 793 etc. (Au Seigneur Simon Nicolas).

⁸⁾ Ibid. p. 795.

le poète de ne pas avoir „assez d'énergie pour avoir un naturel à lui, ni assez d'indépendance pour n'être pas courtisan.“¹⁾ Ce reproche, à ce que nous venons de voir, est tout aussi peu fondé que cet autre, que le même auteur porte sur le poète, à savoir, 'que Ronsard a confondu, la noblesse du langage avec le langage des nobles.“²⁾

Une autre raison qui nous explique la chute de ses réformes, est, que Ronsard oublia qu'il y avait déjà dans la littérature française le germe d'un développement tel qu'il le désira. Au lieu de lier ses réformes à ce rejeton d'une réforme naissante, il l'a laissé se flétrir. Egaré par le dédain de tout ce que la littérature précédente avait produit, et par trop de confiance en lui-même, ses réformes ne restaient que temporaires, quand même elles ne sont pas restées sans effet sur le développement de la littérature française.

L'habileté de ses adversaires acheva ce que les sorts de Ronsard avaient commencé. Nous avons déjà exposé dans l'introduction que Malherbe a anéanti la gloire de son émule, que l'Académie suivit la voie de Malherbe en adoptant sa réforme des réformes de Ronsard, que le nom du poète tomba dans le ridicule jusqu'à ce que, au commencement de notre siècle, une nouvelle école, l'école romantique qui, comme Ronsard, voulait une langue plus riche et plus souple, une versification plus variée, une plus grande indépendance des règles conventionnelles, a essayé de rétablir une image juste du poète de la Renaissance et de ses efforts.

Le temps de l'admiration passionnée est passé aussi bien que celui de l'envie et par conséquent aussi celui d'une sévérité calculée. C'est „sine ira et studio“, mais porté par une certaine prédilection pour Ronsard, prédilection, inspirée par l'étude de ses oeuvres, que nous avons essayé, dans les pages précédentes, de donner un tableau des efforts du poète.

Résumons en quelques mots nos observations sur Ronsard.

Certes, le vrai mérite de Ronsard pour le développement de la littérature française ne consiste pas dans la valeur esthétique de ses oeuvres.

Sa poésie ne peut plus servir de modèle à personne, si

¹⁾ Nisard. Histoire de la litt. fr. T. I, p. 320, 321.

²⁾ Ibid. p. 326.

ce n'est peut-être en vue de l'art rythmique, La France n'a guère à s'en plaindre; sa littérature offrant bien des perles précieuses, elle n'a pas de quoi regretter que la lyre du prince-poète ne vibre plus.

Mais à Ronsard revient le mérite incontestable d'avoir donné en quelque sorte de la chair et du sang aux idées de la renaissance en introduisant le premier en France l'imitation des modèles des anciens, à lui l'honneur d'avoir jeté les fondements d'une poésie à la fois sublime et variée.

Le rôle que Ronsard a joué dans la littérature française, est un rôle préparatoire: il a légué aux poètes plus grands que lui l'instrument moyennant lequel ils ont monté jusqu'à la cime du Parnasse français. Sans lui des poètes tels que Corneille, Racine, Fénelon et Chenier n'auraient peut-être pas réussi à occuper le premier rang dans la république des lettres.

Voilà les hommages de reconnaissance que notre siècle a réussi à revendiquer pour la mémoire d'un poète dont la lyre a trouvé des sons et des accents que personne avant lui n'avait tirés d'une lyre française.

Ces hommages que, nous espérons, personne ne contestera plus au poète, sont dus aux vrais connaisseurs, les seuls hommes dont le suffrage entraîne tôt ou tard celui de la nation, et dont la voix se fasse entendre dans l'avenir.

Vita.

Ego, Robertus Theodorus Guilelmus Scheffler, natus sum Dalheimi, in vico prope ab urbe Regimontio Borussorum sito, anno h. s. XLVII a. d. XII Cal. Febr., Guilelmo et Emma parentibus. Profiteor fidem evangelicam. Litterarum primordiis domi imbutus, anno h. s. LVII Regimontii, qua in urbe parentes domicilium interea collocaverunt, Gymnasium Altsaeddianum frequentare coepi, cujus ex secunda classe in Kneiphofiense transii. Examine absoluto, academiae Albertinae civis factus et apud facultatem philosophicam nomen professus sum. Ubi cum per unum annum et dimidium praecique in linguas recentiores incubuissem, quas professores illustrissimi Herbst et Michaelis me docuerunt, ad haec studia persequenda Vratislaviam me contuli. Uno anno intermisso, Regimontium revertens, iisdem studiis me dederam, quum subito bellum a Francogallis nationi nostrae indictum, etiam me in arma vocavit et usque ad auctumnum anni h. s. LXXI a litteris retinuit.

Interea academiae stenographicae regiae saxonicae socius factus, tamen studia mea ad finem quendam perducere cupio, eoque consilio opusculum composui de poëta Ronsardo, quod academiae Rostochiensis amplissimo philosophorum ordini traditum, doctoris philosophiae gradum mihi conciliaturum esse spero.

